

## Par amour de la vérité...

J'ai longtemps hésité à rédiger ces lignes car elles seront lues par des frères et sœurs dont j'ignore entièrement l'histoire individuelle et les attentes. Seules les sollicitations répétées d'un membre de votre paroisse qui connaît sur le bout des doigts la parabole de l'ami qui se laisse fléchir (*Luc 11, 5-8*), ainsi que le lointain souvenir d'un culte à Evreux, alors que mon ami Louis Pernot était votre pasteur, ont fini par vaincre mes réticences.

Comme je suis un peu familier de Martin Luther, j'aimerais partager avec vous quelques réflexions, en lien avec l'actualité, sur les 95 thèses sur le pouvoir des indulgences (1517), texte fondateur du protestantisme. Lorsqu'en 2017, je me suis rendu au festival d'Angoulême y présenter une bande dessinée sur Luther, le Réformateur était considéré par le grand public comme un lanceur d'alerte : un débat avait même été organisé avec Paul François, le courageux agriculteur victime des pesticides qui est parvenu à faire condamner Monsanto, et le nom de la protestante Irene Frachon, autre lanceur d'alerte affrontée aux puissances de l'argent, à des industriels cyniques et à des mensonges éhontés, avait été évoqué à plusieurs reprises. À dire vrai, ce parallèle ne manque pas de pertinence : en niant à l'achat des indulgences toute efficacité pour le salut des fidèles, en déclarant que le vrai trésor de l'Église était l'Évangile et en soutenant avec finesse que le pape préférerait donner de son argent aux chrétiens plutôt que de laisser les prédicateurs d'indulgences les dépouiller, Luther heurtait à la fois d'énormes intérêts financiers et une institution qui, sans être toute-puissante, n'en possédait pas moins un pouvoir certain.

Mais aujourd'hui, six ans plus tard, à notre époque d'indignations sélectives et fort limitées, tiendrait-on encore unanimement le Réformateur pour un courageux lanceur d'alerte ? Au moment où j'écris, le 10 juin 2023, certains journalistes semblent bien plutôt trouver qu'il est de bon ton de moquer les personnes courageuses, surtout lorsque leurs actes sont motivés par leur foi chrétienne. Et puis, plutôt que de féliciter Luther pour son « amour de la vérité et [son] souci de la montrer clairement » (préambule aux thèses), ne faudrait-il pas condamner la « phobie du pape » – donc l'intolérance – qui s'exprime dans ses thèses ? Sa dénonciation des prédicateurs des indulgences qui affirment qu'elles effaceraient même un péché aussi énorme que le viol de la mère de Dieu ne serait-elle pas de nature à attiser la haine des laïcs contre ces clercs ? Bref, jusque dans les rangs du protestantisme, sans doute bien des voix se feraient-elles entendre qui déploieraient, au nom de l'amour, que Luther n'eût pas continué à attendre, en silence et avec patience, que les choses finissent par s'améliorer...

Au nom d'un amour qui se soucie assez peu de la vérité, certains de nos contemporains s'indignent plus de la dénonciation de faits insupportables que de ces faits eux-mêmes. Ce n'était nullement le cas de Luther : pas plus à Wittenberg en 1517 qu'à Worms en 1521 (« ma conscience est captive de la Parole de Dieu »), il n'a souhaité taire la vérité. En dépit des outrances du Réformateur, en dépit de ses terribles écrits de 1525 contre les paysans ou de 1543 contre les Juifs, cette exigence de lucidité et de vérité devrait à mon sens rester un marqueur du protestantisme.

Matthieu Arnold  
Professeur d'histoire du christianisme moderne et contemporain